

Ce texte appartient au genre de la fable et est écrit dans un registre à la fois « satyrique » et « vieillot ».

Le bon Horace, en marchant dans la rue,  
Croise Arnolphe et gaiement le salue.  
« Je m'en reviens de chez vous,  
Et ne vous y ai point trouvé »,  
Annonce alors le jeune fou,  
Au vieillard hébété.  
« C'est que je n'y étais pas,  
Mais comment vont vos affaires ? »,  
Répond Arnolphe à mi-voix,  
Sans pourtant trop s'en faire.  
Horace alors lui raconte,  
Ce qui en son cœur lui fait honte :  
« C'est que le maître de ma mie,  
A appris pour les sentiments,  
Que je porte à celle-ci,  
Et s'y oppose obstinément ».

Arnolphe, qu'Horace ignore être ledit chaperon,  
Sent son cœur en sa poitrine faire un bond.  
« Comment l'a-t-il appris ? », fait-t-il d'un air contrit,  
Alors qu'en son fort intérieur il se réjouit.  
Mais le jeune Horace, transi d'amour,  
Sait seulement que le vieillard, sans autre recours,  
A interdit à ses domestiques,  
D'ouvrir la porte au jeune lubrique.  
« La belle Agnès m'a d'ailleurs confirmé,  
Le retour de son maître en son fief déserté,  
D'un gré lancé par la fenêtre,  
Auquel était joint la plus douce des lettres ».

Arnolphe, qui sent alors croître en lui la colère,  
Ne peut toutefois qu'afficher un air débonnaire,  
Qu'il peine plus encore à conserver,  
Quand le galant annonce avec fierté :  
« Peu importe ce qu'en dit ce vieillard,  
Je séduirai bien Agnès, tôt ou tard ! ».

Ébloui par l'intelligence de la belle,  
Que son maître avait caché à icelle,  
Horace rit bruyamment de cette ironie,  
Qui voit ce prudent cocufié et trahi.  
Riant jaune, Arnolphe regarde le billet,  
Que sa bru a écrit à ce jeune premier,  
Dans l'espoir qu'il l'aime vraiment,  
Et ne soit pas concupiscent.

Arnolphe est outré et Horace dit alors,  
Que le vieux tyran sans remords,  
A tenté d'étouffer l'intelligence,  
D'une pauvre fille sans expérience.  
« Je dois m'en aller »,  
Dit soudain Arnolphe d'un ton énervé.  
Horace s'en étonne mais demande toutefois,  
À cet ami en lequel il croit,  
S'il n'a pas quelques conseils à lui prodiguer,  
Pour passer la porte et rejoindre son aimée.  
Le vieil homme répond « non ! » d'un ton sec,  
Et se détourne du jeune blanc-bec,  
Dont l'esprit forme déjà habilement,  
Des plans pour devancer son concurrent.  
Telle est la morale de cette histoire,  
Dont on peut rire à s'en briser la mâchoire :  
À vouloir jouer double jeu, le prudent,  
Finira toujours par s'en casser les dents.